

Entretien avec Anne Claire Poirier

Michel Coulombe

Volume 15, Number 4, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33663ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Coulombe, M. (1997). Entretien avec Anne Claire Poirier. *Ciné-Bulles*, 15(4), 4–9.



Anne Claire Poirier (Photo: Véro Boncompagni)

«J'ai fait ce film pour demeurer près de ma fille.»

Anne Claire Poirier

par Michel Coulombe

Dès les années 60, avec des films comme **De mère en fille**, **Le Temps de l'avant** et **les Filles du Roy**, elle a donné une voix aux femmes. À la fin des années 70, toujours résolument militante, elle a fait entendre le cri déchirant de toutes celles qui ont été violées dans **Mourir à tuer-tête**. Au moment de quitter l'Office national du film (ONF), après y avoir travaillé 36 ans, Anne Claire Poirier fait une fois encore résonner un cri, celui de sa fille trouvée assassinée en octobre 1992. Et c'est à cette fille perdue qu'elle qualifie de bien-aimée, de difficile, de combattante, d'insoumise, qu'elle s'adresse dans **Tu as crié: «Let Me Go»**, un film qu'elle a voulu personnel et engagé, un film lucide, douloureux et nécessaire.

Ciné-Bulles: Quand vous avez décidé de tirer un film de cet événement dramatique, la mort de votre fille, vous l'avez fait comme on entreprend un exorcisme?

Anne Claire Poirier: En partie. Je voulais trouver un sens à ce qui n'en a pas, tenter de chasser le mal. Je suis cinéaste, alors j'ai utilisé le moyen de communication qui est le mien devant une réalité que je portais quotidiennement et une douleur constante. Je ne suis pas du genre à étouffer ce qui ne va pas, à prétendre que les problèmes n'existent pas, aussi le film ne m'a pas amenée à vivre le deuil de ma fille de façon plus douloureuse que si je ne l'avais pas tournée. La douleur était là, de toute manière, et j'avais besoin de clarifier certaines choses. J'avais vécu avec Yann l'expérience de sa toxicomanie avec ce que cela comporte de rechutes, mais je me rendais bien compte que nous n'étions pas seuls à vivre pareil drame.

Ciné-Bulles: Tout le film dit: «Délivrez-nous du mal».

Anne Claire Poirier: Il dit aussi: «Délivrez-moi de mon mal». Il ne m'en a pas délivrée, mais il m'a peut-être appris à vivre avec ce drame des jeunes drogués qui sont des victimes et qui pourtant sont devenus, aux yeux de tous, des coupables. La criminalisation de la drogue m'apparaît comme un rejet total: on remet la situation dans les mains de la police. Je ne cachais pas la toxicomanie de ma fille, et lorsqu'on me demandait de ses nouvelles et qu'elle était en fugue, je le disais, simplement. Les gens étaient alors terriblement gênés. Ils regrettaient d'avoir posé la question. Ils auraient préféré ne pas savoir pour ne pas avoir à y penser.

Ciné-Bulles: *Ce que vous avez dit en privé au sujet de votre fille et de la criminalisation des drogues, vous l'affirmez maintenant en public, pour rompre le silence comme vous le dites dans le film.*

Anne Claire Poirier: Il faut rompre le silence.

Ciné-Bulles: *En ce sens, avant d'être un film sur votre propre situation, Tu as crié: «Let Me Go» est un film militant, engagé.*

Anne Claire Poirier: J'ai fait ce film pour demeurer près de ma fille, la connaître davantage, mais aussi pour que cela arrête, pour qu'on ne continue pas à se taire et à prétendre que c'est leur faute à eux, seulement, les toxicomanes. Ils ont leur part de responsabilité, c'est évident. Ma fille d'ailleurs me rappelait souvent que c'est bien elle qui s'injectait l'héroïne dans le bras. Mais il faut aussi pointer du doigt nos mentalités, notre attitude prohibitionniste, très hypocrite. C'est tellement plus facile d'interdire et de se dire voilà, ça ne nous concerne plus, ça regarde la police, la justice. On ne veut pas savoir la gravité du problème ou même la disponibilité des drogues. Lorsque je disais à des proches que j'étais en faveur de la décriminalisation des drogues, une prise de position qui déplaît évidemment aux compagnies pharmaceutiques, on me demandait si je voulais dire par là que les drogues devaient être accessibles à tout le monde. Je répondais inévitablement: «Arrêtez de rêver! Elles le sont!» C'est la première chose à dire.

Ciné-Bulles: *Votre film dit aux gens qu'ils ne peuvent plus plaider l'ignorance.*

Anne Claire Poirier: La guerre à la drogue est perdue, c'est prouvé. On en trouve de plus en plus, partout. N'empêche, quand j'ai vu ma fille se battre contre la drogue, j'ai dû me demander comment il se faisait

qu'elle était tombée là-dedans, qu'elle en ait eu besoin.

Ciné-Bulles: *Votre fille est morte en 1992. Avez-vous mis du temps à décider de transposer cette expérience au cinéma?*

Anne Claire Poirier: Non, ça s'est imposé dans les six mois qui ont suivi sa mort. Je préparais alors un film sur les rituels, mais ce projet a été remplacé par une nouvelle préoccupation qui prenait beaucoup plus de place. Comme je devais passer à travers un procès, me plonger dans cette histoire, je me suis dit que si je le faisais pour moi, je pouvais aussi le faire pour les autres.

Ciné-Bulles: *Comment a-t-on réagi à l'ONF à votre désir de tirer un film de ce drame?*

Anne Claire Poirier: Le projet a été très bien accueilli, peut-être parce qu'on sait que je me préoccupe de parler aux autres. C'était évident dès le départ que je ne ferais pas un dossier, puisque le film portait de mon deuil, de la douleur de la perte.

Ciné-Bulles: *Le film est construit autour d'un commentaire très personnel, la voix d'une mère, la vôtre, parlant à sa fille. Vous l'avez écrit avant de tourner?*

Anne Claire Poirier: Non, après le montage. Comme je donne priorité aux images, j'avais peur de l'écriture, et pourtant je n'ai pas de difficulté à écrire. En fait, j'avais peur de ne pas aller au bout, de m'autocensurer, de ne pas oser dire ce que j'avais en tête. J'ai d'abord voulu écrire le commentaire avec mon collaborateur à la recherche, Daniel Pinard, mais il se sentait impuissant devant ce qui m'appartenait. Puis j'ai travaillé avec Marie-Claire Blais, que je connaissais très peu. Je lui disais tout, dans une relation très professionnelle. Elle en a tiré un texte continu de 40 pages qui ne pouvait pas fonctionner puisque le commentaire du film devait être découpé en plusieurs parties. À partir de là, je me suis mise à réduire le film, à partir d'un montage qui faisait 130 minutes.

Ciné-Bulles: *Et vous avez tout repris le commentaire?*

Anne Claire Poirier: J'ai gardé des expressions de Marie-Claire Blais, mais je devais y aller d'un commentaire personnel, c'était la seule façon d'y parvenir. Je ne pouvais demander à personne de parler

Filmographie d'Anne Claire Poirier:

- 1963: *30 minutes, Mr. Plummer* (c.m.)
- 1964: *la Fin des étés* (c.m.)
- 1965: *les Ludions* (c.m.)
- 1967: *De mère en fille*
- 1969: *l'Impôt de tout... de tout* (c.m.)
- 1971: *le Savoir-faire s'impose* (m.m.)
- 1974: *les Filles du Roy* (m.m.)
- 1975: *le Temps de l'avant*
- 1979: *Mourir à tue-tête* (1979)
- 1982: *la Quarantaine* (1982)
- 1988: *Salut Victor!*
- 1989: *Il y a longtemps que je t'aime* (1989)
- 1996: *Tu as crié: «Let Me Go»*

Entretien avec Anne Claire Poirier

pour moi, d'oser à ma place. Un autre n'aurait pas osé, c'était trop personnel. Après tout, je parlais à ma fille.

Ciné-Bulles: *Vous dites que le cinéma c'est d'abord les images. Tout de même dans le film vous affirmez que tout ne se montre pas. Vous faites alors référence à l'assassin, au procès, mais vous ne montrez pas davantage votre fille, autour de laquelle tourne pourtant tout le film.*

Anne Claire Poirier: Ça, c'est à moi. De toute façon, pour moi, Yann est là tout au long du film. Les autres deviennent elle et le film s'élargit avec eux. La montrer aurait été réducteur: je ne voulais pas qu'on s'arrête à son allure physique et qu'on ait la connaissance de ce qu'est un toxicomane en voyant sa photo.

Ciné-Bulles: *Cette réserve s'est imposée dès le départ?*

Anne Claire Poirier: Ce choix a été instinctif, pas professionnel. Mais à mesure que le propos s'installait, je me rendais compte que j'y tenais, de la même façon que je ne nomme jamais mon fils. Le spectateur n'est pas là pour entendre mon histoire privée

et ce n'est pas le détail de ma relation avec ma fille qu'il doit retenir de ce film, mais sa propre relation avec ses enfants ou ses parents. Au moment de faire le film, des collaborateurs apprenaient de leurs enfants de 30 ans qu'ils avaient effectivement touché à la cocaïne ou à telle autre drogue. Ils n'avaient jamais abordé la question avec eux. Mais pourquoi certains restent-ils accrochés, d'autres pas? Mon fils, par exemple, m'a demandé pourquoi pas lui, pourquoi sa sœur?

Ciné-Bulles: *Vous avez fait des découvertes en fouillant le sujet?*

Anne Claire Poirier: J'en savais déjà beaucoup par le biais de Yann. J'ai quand même approfondi le phénomène biologique. On connaît mieux la situation des alcooliques que celle des drogués, puisque le produit est légal. Les recherches sont donc plus avancées. Il y a des prédispositions biologiques et de caractère face aux drogues. C'est trop simpliste de qualifier la dépendance à la drogue de maladie. Si la drogue n'apportait pas une illusion de bien-être, les gens n'en prendraient pas.

Ciné-Bulles: *Tout ne se montre pas. Tout se dit?*



Tu as crié: «Let Me Go»

Entretien avec Anne Claire Poirier

Anne Claire Poirier: Non plus. Il faut que tout ce qu'on dit, tout ce qu'on montre soit juste par rapport au film. Quant à savoir ce que je dirais et ce que je ne dirais pas, je me sentais sur la corde raide, puisque je ne voulais pas entraîner les gens dans mon drame à moi alors que ce film est un geste d'amour à l'égard de ma fille.

Ciné-Bulles: *Vous avez songé faire marche arrière en cours de route?*

Anne Claire Poirier: Je ne me suis jamais donné la permission de me poser la question...

Ciné-Bulles: *Vous revenez avec ce film à votre rôle de mère, la situation de départ d'un film que vous avez réalisé en 1967, **De mère en fille**. Vous avez revu le film?*

Anne Claire Poirier: Non, j'ai revu **les Filles du Roy** par contre, où il est question de ma mère. **De mère en fille** est probablement celui de mes films qui a le plus vieilli. La question des femmes divisées entre leur famille et leur travail demeure, ce qui a changé, c'est l'isolement. Pour les femmes de ma génération il y avait, en plus, un sentiment de solitude.

Ciné-Bulles: *Cet isolement, c'est exactement ce que vivent maintenant les parents face à la perte de leur enfant dans l'univers de la drogue.*

Anne Claire Poirier: Oui. Parce qu'ils n'osent pas en parler, parce qu'il n'y a personne pour les écouter, parce qu'il n'y a pas de recette applicable à toutes les relations parents-enfants.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce qui explique que de plus en plus de documentaristes, particulièrement à l'ONF, parlent d'eux-mêmes dans leurs films, vous bien sûr, mais aussi Michel Moreau dans **le Pays rêvé** et Diane Létourneau dans **la Caresse d'une ride**?*

Anne Claire Poirier: C'est une façon de trouver un lieu où énoncer nos valeurs, alors qu'il n'y a pas de consensus social, pas de projet collectif. Peut-être les communicateurs énoncent-ils inconsciemment leurs valeurs personnelles pour en entraîner d'autres à formuler les leurs, à se rassembler pour formuler des choix de société et trouver en soi quelque chose qui va nous rapprocher du nous. Il n'y a plus, aujourd'hui, d'endroit où confronter, vérifier nos valeurs. Jusque dans les années 50 la religion catholique offrait un centre de ralliement, elle permettait aux gens de communier à des valeurs communes.

Ciné-Bulles: *Ces films au je sont-ils plus difficiles à faire, demandent-ils plus de courage?*

Anne Claire Poirier: Non. Jusqu'ici, j'ai plutôt eu tendance pour ma part à faire des films au je camouflé, sans hypocrisie toutefois, à me servir de mes propres valeurs pour structurer mes films, des films qui étaient peut-être une invitation au consensus.

Ciné-Bulles: *Assumez-vous plus naturellement le je aujourd'hui, avec le métier et la maturité?*

Anne Claire Poirier: Je le crois. Dans **Tu as crié: «Let Me Go»**, j'ai pu l'assumer pleinement à cause du sujet et de ce qu'il provoquait en moi.

Ciné-Bulles: *Vous avez ouvert la voie pour permettre aux femmes de prendre place dans le cinéma québécois. Comment percevez-vous leur situation aujourd'hui?*

Anne Claire Poirier: Les valeurs, la façon de procéder des femmes ne font pas encore partie du *jet set*. Certaines cinéastes veulent plutôt faire du vrai cinéma et les autres, celles qui veulent parler de leur façon de percevoir la vie, l'amour, ne font pas partie des priorités.

Ciné-Bulles: *Pourtant, nombre de femmes sont des productrices bien en place, ou occupent des postes clés dans les organismes de financement.*

Anne Claire Poirier: C'est très long avant que des êtres considérés comme inférieurs soient à égalité. Je pense à Paule Baillargeon qui a toujours de la difficulté à faire ses propres projets. De plus, les femmes optent pour un cinéma intimiste, et il y a eu, ces dernières années, un virage dans le cinéma québécois. Peut-être les femmes ne l'ont-elles pas pris parce qu'elles ne le souhaitaient pas, de toute façon.

Ciné-Bulles: *Dans votre film vous évoquez la situation de l'ONF en parlant de défroqués qui ferment des monastères, une allusion évidente à Pierre Juneau, qui a dirigé le programme français de l'organisme dans les années 60, et au rapport sur le financement du cinéma et de la télévision qu'il a déposé au début de 1996. Comment se porte l'institution aujourd'hui au moment d'y lancer votre dernier film?*

Anne Claire Poirier: On souhaite actuellement y produire des documentaires en vidéo destinés aux heures de grande écoute à la télévision, et exiger

Entretien avec Anne Claire Poirier

des cinéastes un film tous les 18 mois, ce que le secteur privé fait déjà, et très bien. Or, l'intérêt qu'avait l'ONF, c'était qu'on pouvait y effectuer des tests au laboratoire, et y consacrer dix mois au montage si le film l'exigeait. Je ne dis pas que l'ensemble de l'œuvre de l'ONF ces dernières années soit flamboyante et que la recherche formelle y soit particulièrement distinguée, mais on s'est certainement égaré en exigeant des scénarios pour les documentaires. Aujourd'hui, les films se ressemblent tous, il n'y a plus de point de vue, plus d'engagement, plus de recherche formelle. On montre, on met en situation. C'est «plate»!

Ciné-Bulles: *Au point de vous amener à conclure qu'il faut fermer l'ONF?*

Anne Claire Poirier: C'est bientôt fait. On est passé de 1200 à 320 employés et on a fermé les services techniques, alors que l'intégration de ces services constituait la spécificité de l'ONF. C'était une culture très particulière. Dans les années 60, on faisait des films, maintenant on fait ce qui ressemble à des reportages, en moins *punchés*. La détérioration est venue d'une volonté de faire, de plus en plus, comme dans le secteur privé. Avec les années, on a perdu en rigueur dans l'acceptation des projets et laissé des cinéastes faire des films sur des sujets dont tout le monde parlait déjà à la télévision. On a perdu ce sixième sens qu'il faut pour fouiller des sujets qui seront neufs quand les films seront terminés. Mais il est évidemment risqué de parler de ce qui n'est pas dans l'air. Il faut être à l'écoute des gens, chercher, être curieux.

Ciné-Bulles: *Les cinéastes de la jeune génération ont-ils cet instinct?*

Anne Claire Poirier: On ne les incite pas à le développer. On traite les derniers cinéastes entrés à l'ONF comme des enfants d'école. Ils sont tranquilles et on leur demande d'être polis, d'être sages et de faire des films qui font parler le monde. Notre génération a été terriblement délinquante, et on demande à ceux qui nous ont succédé de se soumettre et de ne pas répondre à l'autorité. Aujourd'hui, l'atmosphère à l'ONF est épouvantable, étouffante. Les technocrates sont ceux qui ont raison, qui savent le cinéma qu'il faut faire. On méprise les cinéastes et on les tient pour irresponsables. On parle de leur caractère, de leur comportement, de leur obéissance, de leur soumission. Pendant ce temps, les technocrates font

le cinéma sur papier. Auparavant, les producteurs encadraient les cinéastes, maintenant ils les font entrer dans des cadres et on établit les budgets bêtement, selon des moyennes.

Ciné-Bulles: *Comment entrevoyez-vous l'avenir de l'institution?*

Anne Claire Poirier: On est en train de faire de l'ONF un Téléfilm Canada pour le documentaire, aussi d'ici l'an 2000 on va conclure qu'il ne sert à rien d'injecter de l'argent dans deux institutions et ouvrir une section documentaire à Téléfilm Canada.

Ciné-Bulles: *À cette différence que Téléfilm Canada, qui investit déjà dans le documentaire, ne produit pas mais investit dans des projets mis de l'avant par le secteur privé.*

Anne Claire Poirier: À partir du moment où il n'y a plus de services techniques à l'ONF, où on y fait des documentaires sur support vidéo destinés aux heures de grande écoute à la télévision, où les cinéastes sont à la pige et les technocrates permanents, c'est fini. Fermez effectivement le monastère!

Ciné-Bulles: *Au monastère, tout le monde partage cette analyse?*

Anne Claire Poirier: Oui, à l'exception de ceux qui prennent les décisions. Ils commencent tout juste à se rendre compte de la bêtise que constituait la fermeture des services techniques. Aujourd'hui, alors que l'on tourne encore en film, ils se disent que, s'ils ont pris cette décision, c'est pour mieux négocier le virage technologique. Ils ne se sont donc pas trompés... Actuellement, la finition d'un film de l'ONF dans le privé coûte trois fois plus cher qu'auparavant. Mais pour la commissaire, Sandra McDonald, qui ne connaissait pas un seul cinéaste, encore moins les francophones, c'est sans importance. La stratégie est simple, on n'a pas créé de tollé, on n'a pas fermé l'ONF, on l'a changé.

Ciné-Bulles: *Jusqu'à rendre l'institution indéfendable?*

Anne Claire Poirier: Exactement. Et on donnera alors plus d'argent à Téléfilm Canada pour permettre au secteur privé de produire davantage de documentaires.

Ciné-Bulles: *Que souhaitez-vous qu'on vous dise à la sortie de votre tout dernier film?*



Tu as crié: «Let Me Go»

Anne Claire Poirier: Que l'on cesse de juger les toxicomanes. On dit de quelqu'un qu'il est drogué, et on a tout dit...

Ciné-Bulles: Vous plaidez pour la tolérance.

Anne Claire Poirier: Nous vivons dans une société très intolérante. On ment terriblement, d'où tout ce politiquement correct qui s'étend partout. On dit qu'on accepte les homosexuels et les groupes ethniques, ce n'est pas vrai, il suffit de gratter un peu pour le voir. Au temps de Duplessis, on disait clairement qu'on haïssait les Juifs ou les Noirs, plus maintenant. C'est la langue de bois. Pourtant, nous sommes terriblement intolérants.

Ciné-Bulles: Vous pensez précisément au Québec ou à l'Amérique?

Anne Claire Poirier: À l'Occident. L'été dernier, lorsque des jeunes ont manifesté et s'en sont pris à l'Assemblée nationale, les gens se sont demandés pourquoi ils faisaient cela. Moi je me demandais pourquoi ils ne le faisaient pas tous les jours. Pourquoi les jeunes se suicident? Qu'est-ce qui leur

arrive? Ce qu'on leur donne, voilà ce que je réponds! En invitant les jeunes à l'excellence et à la performance on leur ferme la porte, carrément. Si vous n'êtes pas excellent, n'essayez même pas...

Ciné-Bulles: Si vous tournez d'autres films, ils parleront des jeunes?

Anne Claire Poirier: C'est possible. Avec Emmanuelle, qui est dans le film, nous avons parlé d'un projet... J'aimerais communiquer ma délinquance. Les jeunes de 20 ans sont très violents. Il suffit d'écouter leur musique pour le comprendre. Quelque chose va se produire.

Ciné-Bulles: Leur cri vous rejoint.

Anne Claire Poirier: Au moins ça réveille le monde... Dans une société où on coupe la pauvreté des pauvres en deux, où les plus démunis laissent leurs représentants négocier poliment, où tout le monde est inquiet, où on a aboli l'imaginaire, où on a pris le virage technocratique, où on n'a laissé aucune place à tout ce qui provoque le changement... ■